

STUDI URBINATI/B3

LINGUISTICA LETTERATURA ARTE

archeologia

Espace et peuplement dans l'Achaïe antique

di Yves Lafond

Καὶ γάρ (...) μηδὲ τοῦθ' ἡμᾶς λανθανέτω
περὶ τόπων ὥς οὐκ εἰσὶν ἄλλοι τινὲς διαφέ-
ροντες ἄλλων τόπων πρὸς τὸ γεννᾶν
ἀνθρώπους ἀμείνους καὶ χείρους (...).

Platon, *Lois*, V, 747 d.

I. Introduction

«Un des traits frappants de l'histoire grecque ancienne est cette correspondance profonde, cet accord entre un groupe humain et une terre limitée». Par ces mots, Henri Van Effenterre¹ tenait à souligner, à juste titre, l'interaction qui semble s'être toujours établie entre le milieu naturel et l'action humaine depuis les premières implantations en pays grec. De fait, comme le rappelaient récemment deux géographes modernes² au fil d'une réflexion sur les liens qui unissent l'humanisation des milieux naturels et la spatialisation, «l'habitat n'est rien sans un territoire, sans l'espace qu'il permet de créer».

Or, historiens et archéologues, évitant aujourd'hui de se limiter à la localisation et à l'étude des centres urbains antiques, s'efforcent aussi de prendre en compte le monde des campagnes, afin de mieux comprendre l'organisation de l'habitat et les relations villes/territoires à l'intérieur des cités grecques. Plusieurs prospections ont ainsi été menées pour permettre de fonder une étude des milieux géographiques antiques³.

* *Presentato dall'Istituto di Archeologia e Storia dell'Arte antica.*

¹ *La cité grecque. Des origines à la défaite de Marathon*, Paris, Hachette 1985, p. 189; cf. id., p. 286 [les dates, sauf indication contraire, s'entendent av. J.-C.].

² Philippe et Geneviève Pinchemel, *La face de la terre, Eléments de géographie*, 2e éd., Paris, Colin 1992, p. 66.

³ Deux colloques sont à ce sujet particulièrement représentatifs: l'un tenu à Stuttgart en 1984 et 1987 sur le thème *Raum und Bevölkerung in der antiken*

Les travaux accomplis en ce sens ont contribué à enrichir notre connaissance de l'Achaïe⁴, qui avait longtemps reposé avant tout sur l'examen du livre VII de la *Périégèse* de Pausanias, une source assez complète, mais tardive et controversée sur plus d'un point⁵, et nous incitent à poursuivre un double objectif:

- mener une réflexion sur l'organisation du territoire dans l'Achaïe antique, fondée non seulement sur une analyse des témoignages littéraires et sur une interprétation des données de l'archéologie⁶, mais aussi sur notre propre expérience de cette région.

- à partir de l'examen des lieux et des modes de peuplement, des continuités ou ruptures qui interviennent dans l'occupation des paysages et sans tomber dans un déterminisme géographique simpliste, apporter une contribution à l'étude des relations entre les milieux naturels et les sociétés humaines qui les exploitent⁷.

Stadtkultur et paru sous le titre *Stuttgarter Kolloquium zur historischen Geographie des Altertums*, 'Geographica historica', 5, Bonn 1991; l'autre tenu à Athènes en 1991 sous la forme d'une table ronde internationale intitulée *Territoires des cités grecques*, dont les *Actes* devraient être publiés dans la série des «Suppléments» au BCH. Voir aussi A. Snodgrass, *L'archéologie de prospection et le paysage rural de la cité grecque*, dans O. Murray, S. Price (dir.), *The Greek City from Homer to Alexander*, Oxford-New York 1990, traduction française aux éd. La Découverte, Paris 1992, pp. 138-162; B.J. Hayden, J.A. Moody, O. Rackham, *The Vrokastro Survey Project, 1986-1989: Research Design and Preliminary Results*, «Hesperia» 61, 1992, pp. 293-353.

⁴ Voir, outre notre thèse, *L'Achaïe de Pausanias*, Paris, 1990 (inédite), A.D. Rizakis (dir.), *Paysages d'Achaïe I. Le bassin du Peiros et la plaine occidentale*, 'Mélétēmata' 15, Athènes 1992, qui présente un état des recherches menées dans cette région par l'équipe du Centre de Recherches de l'Antiquité grecque et romaine d'Athènes.

⁵ Voir notre commentaire de ce livre, à paraître dans la 'Collection des Universités de France'.

⁶ Une exploration intensive de l'ensemble de l'Achaïe est rendue difficile par la continuité d'occupation de certains sites et par les transformations que l'exploitation moderne fait subir aux paysages. Nous espérons néanmoins, en partant d'un corpus aussi complet que possible des sites, urbains et ruraux et en prenant en compte l'ensemble des vestiges disponibles à ce jour, mettre en lumière certains facteurs de l'évolution de l'habitat.

⁷ Voir à ce sujet les réflexions stimulantes de Michèle Brunet, dans une mise au point sur l'étude des campagnes de la Grèce antique, à partir des travaux de R. Osborne, «Topoi» 2, 1992, pp. 33-51.

Le cadre chronologique dans lequel nous situerons cette enquête s'étendra de la fin de l'Age du Bronze jusqu'à l'époque impériale romaine. Loin de prétendre faire l'histoire du paysage achéen en général, ce qui nous obligerait à remonter jusqu'à un passé beaucoup plus lointain et à prolonger notre étude jusqu'à l'époque contemporaine⁸, nous avons choisi de nous limiter au cadre de l'histoire grecque antique, en commençant à une époque dont le souvenir s'est perpétué à travers des témoignages littéraires⁹ et pour laquelle on dispose déjà de certaines informations dans le domaine des activités socio-économiques¹⁰ et en finissant au moment où des transformations importantes se produisent du fait de l'occupation romaine. Nous pensons ainsi pouvoir comparer des espaces entre eux et en faire ressortir la spécificité à tel ou tel moment de l'histoire grecque ancienne¹¹.

Le cadre géographique lui-même sera celui de l'Achaïe antique, ce qui suppose que seront exclus les sites qui se trouvent aujourd'hui dans le Nome d'Achaïe sans avoir appartenu à l'Achaïe dans l'Antiquité¹² et que seront pris en compte, à l'inverse, les secteurs qui ne font plus partie de l'Achaïe selon les divisions administratives modernes¹³, alors qu'ils étaient rattachés à l'Achaïe antique.

⁸ Voir les études déjà citées (n. 3 et 4) et cf. les remarques méthodologiques de P. Leveau, *La question du territoire et les sciences de l'Antiquité: la géographie historique, son évolution de la topographie à l'analyse de l'espace*, «REA» 86, 1984, pp. 91-94 et de L. Faugères, *Archéologie et géographie physique*, dans R. Treuil, P. Darcques (et al.), *Les civilisations égéennes du Néolithique et de l'Age du Bronze*, Paris, PUF, coll. 'Nouvelle Clio' 1989, pp. 84-86.

⁹ Ils sont examinés rapidement par M.B. Sakellariou, *Le peuplement de l'Achaïe à la fin de l'Age de Bronze et le début de l'Age du Fer*, dans A.D. Rizakis (dir.), *Achaia und Elis in der Antike*, Actes du Colloque tenu à Athènes en mai 1989, 'Mélétéma' 13, Athènes 1991, pp. 13-18.

¹⁰ Notamment grâce aux tablettes écrites en linéaire B. C'est aussi l'époque où l'on trouve des traces véritablement probantes d'activités agricoles, donc d'intervention humaine sur le milieu naturel.

¹¹ Cf. P. Leveau, art. cit., p. 95 et 100.

¹² C'est le cas de la région de Kalavryta, l'antique cité arcadienne de Kynaitha.

¹³ Tel celui de Pellène, relevant aujourd'hui du Nome de Corinthie et absent notamment de l'étude de Th. J. Papadopoulos, *Mycenaean Achaea*, «SIMA» 55, 2 vol., 1978-1979.

II. Les conditions géographiques: le milieu naturel

Pour reconstituer la manière dont les anciens Grecs tiraient parti de leur environnement, «il est un point de départ qui s'impose. Il s'agit des paysages actuels, qui ont conservé, depuis ces périodes reculées, certains traits fondamentaux, liés à la morphologie, au climat, à l'hydrologie, à la biogéographie (...)»¹⁴. Bien sûr, ces paysages ne fournissent qu'une «toile de fond» et nous devons, dans la suite de notre étude, consacrée aux lieux et aux modes de peuplement dans l'Achaïe antique, prendre en compte des modifications que la géographie physique, guidée éventuellement par certains témoignages littéraires, permet de mettre en valeur.

1. L'Achaïe occidentale

Dans la région qui s'étend entre le petit fleuve côtier du Larissos¹⁵ à l'ouest et les fleuves Parapeiros et Peiros à l'est, on peut distinguer quatre unités géographiques¹⁶: la plaine alluviale de piémont située au pied du mont Movri; une région de plateaux entaillés par de petits ravins d'écoulement; une plaine marécageuse, à l'ouest et au sud et, au-delà de cette plaine, au nord-ouest, les collines autour d'Araxos.

Dans la partie nord-ouest de cette plaine occidentale, un long

¹⁴ L. Faugères, dans *Les civilisations égéennes*, p. 84. Cf. O. Rackham, dans *The Greek City*, p. 116.

¹⁵ Au cours de cette présentation, nous utiliserons les toponymes modernes, en nous fondant sur les cartes au 1:50000^e publiées par le Service Géographique de l'Armée grecque à Athènes.

¹⁶ Sur la morphologie de la partie occidentale de l'Achaïe et sur l'influence de cette morphologie sur l'organisation de l'habitat, voir les indications brèves mais précises fournies par le vol. III des *Geographical Handbook Series*, Greece 1945, pp. 189-193; A. Philippson, *Die griechischen Landschaften*, vol. III: *Der Peloponnes*, éd. revue par E. Kirsten, Francfort 1959, pp. 194-197; J.J. Dufaure, *Contraintes naturelles et historiques dans la mise en valeur des plaines grecques*, «Cah. géogr. Rouen», 1976, pp. 5-27; *Paysages d'Achaïe I*, en particulier le chapitre II, pp. 37-58, rédigé par R. Dalongeville et les notices de l'appendice I, concernant les sites archéologiques pris individuellement.

promontoire bifide (cap Araxos à l'ouest, cap Vardhia à l'est) ferme le golfe de Patras en face de la lagune de Missolonghi. A cet endroit se dresse, au-dessus d'un plateau de basse altitude datant du tertiaire récent, un groupe de collines isolées. La masse principale, connue sous le nom de Mavravouna, culmine à 250 m environ et domine les marécages formés par les alluvions du Larissos.

Sur le versant oriental de ces collines s'étire la lagune de Calogria, poissonneuse et appelée de ce fait autrefois «vivier de Papas». Une langue de terre sépare la lagune du golfe de Patras qui forme ici la large baie de Caravostasi, profonde d'une vingtaine de mètres en son milieu et n'offrant pas un point d'ancrage très sûr. A l'extrémité nord de la lagune se dresse une colline rocheuse, l'îlot d'Haghios Ioannis. C'est dans ce secteur que le cap Araxos (appelé autrefois cap Papas) forme une avancée pointue d'alluvions, qui suit une direction ouest/nord-ouest et se situe au point de rencontre de la côte du golfe et de celle de l'Elide.

La région qui s'étend à l'est de la lagune, le long de la côte, est constituée par le plateau de Kato-Achaia, puis par le bassin du Peiros. Les sources de ce fleuve, le plus grand d'Achaïe¹⁷, appelé au XIX^e siècle le Caminitsa, jaillissent non loin de celles du Sélinous, dans la région d'Haghios Vlasios, dans le massif de l'Erymanthe (=Olonos). De là, le fleuve traverse d'abord une longue et étroite gorge de montagne, que surplombent aujourd'hui quelques villages d'altitude moyenne, puis il contourne la pointe septentrionale de l'Erymanthe et prend une direction ouest/nord-ouest. Peu avant son embouchure, le fleuve fait une percée, dans la région d'Alissos, à travers un petit plateau d'une hauteur d'environ 70 m, qui se compose de cailloutis sableux et se prolonge loin vers l'ouest jusqu'aux collines près d'Araxos. Le Peiros, long d'une quarantaine de kilomètres, a des eaux pérennes, mais peu abondantes en été dans son cours inférieur.

La zone qui s'étendait depuis le plateau de Kato-Achaia jusqu'à Araxos semble avoir été bien boisée dans l'Antiquité et au

¹⁷ Voir R. Baladié, *Le Péloponnèse de Strabon. Etude de géographie historique*, Paris, Les Belles Lettres 1980, pp. 72-74.

XIX^e siècle encore, les voyageurs¹⁸ évoquaient, pour en décrire le paysage, des champs de céréales et une forêt de chênes où l'on pouvait voir les tentes des bergers albanais nomades qui y faisaient paître leurs troupeaux.

Aujourd'hui, les parties boisées étant devenues rarissimes, on apprécie la fraîcheur que procure, au sud des collines d'Araxos, la vaste forêt de pins qui s'étend le long de la mer. La plaine occidentale achéenne est aujourd'hui largement ouverte aux cultures et bénéficie même d'un regain de santé¹⁹. Ainsi le paysage habituel de maquis, de cyprès et de lauriers roses est souvent interrompu par des champs cultivés ou de petites exploitations agricoles, que dominent de nombreuses collines et, au loin, les sommets de l'Erymanthe, encore enneigés au printemps. En bordure est de la plaine, les vallées du Peiros et du Parapeiros sont également fertiles et pittoresques.

2. L'Achaïe centrale et orientale²⁰

2.1 Le pays de montagne

La partie centrale de l'Achaïe est dominée par le massif du Panachaïcon, montagne qui s'étire du nord au sud et culmine à près de 2000 m: malgré sa forme simple, elle fait l'effet d'une masse puissante et s'avance bien plus vers le nord que les autres massifs du Péloponnèse, en sorte qu'elle domine toute la côte achéenne et joue le rôle d'une zone de séparation entre l'est et l'ouest. Le plissement de l'arête principale du Panachaïcon suit une direction sud-nord, mais le massif dans son ensemble est un

¹⁸ J.G. Frazer, *Pausanias's Description of Greece*, vol. IV, Londres, 2^e éd., 1913, p. 135; A. Philippson, *op. cit.*, p. 195. E.I. Mastrokostas («PAE» 1962 (1966), pp. 130-131) souligne la faible densité de population dans la région s'étendant entre Kato-Achaia et Mavravouna.

¹⁹ Cf. M. Sivignon, *La Grèce de 1992*, «Historiens et Géographes» 337, sept. 1992, p. 175.

²⁰ Voir *Geographical Handbook Series. Greece*, vol. III, 1945, pp. 162-165, où la zone allant du cap Drépanon au fleuve Asopos est traitée comme un seul ensemble régional, dominé par trois massifs montagneux (Erymanthe, Aroania et Cyllène); A. Philippson, *op. cit.*, pp. 175-193 (pays de montagnes et zone côtière entre Aigion et Patras); pp. 164-175 (Achaïe orientale).

système de plis qui s'épanouissent en éventail, autour d'un axe nord-sud qui toutefois s'incurve dans une direction nord/nord-ouest.

Les cours d'eau suivent dans ce massif plissé l'ordonnance en éventail. Trois fleuves importants prennent leur source dans les massifs du sud (Erymanthe et Aroania) et traversent toute la région vers la côte septentrionale: outre le Peiros, déjà présenté, il s'agit du Sélinous et du fleuve de Calavryta. Ce dernier, appelé Bouraïcos, se fraye un passage à travers une vallée encaissée où se situe aujourd'hui le monastère de Mégaspiléion; le Sélinous²¹, quant à lui, est un grand torrent de montagne souvent dévastateur, appelé autrefois Vostitsa, qui se forme à partir de deux rivières issues du mont Calliphoni, dans le voisinage du village de Vlasia: il coule, dans une direction nord/nord-ouest, d'abord à travers une gorge très profonde et sauvage, puis dans une vallée plus large, bordée à l'ouest par des terrasses rocheuses escarpées, et va se jeter dans la mer à trois km au sud-est d'Aigion, dans un immense lit de pierrailles, près du village de Valimitica.

Dans la partie supérieure de leurs cours, les territoires traversés par ces fleuves sont limitrophes, cependant que vers le nord, plusieurs rivières ou torrents issus des massifs du Ptéri et du Panachaïcon s'intercalent entre eux: le Glaucos, qui prend sa source au sud-est du Panachaïcon et a son embouchure au sud de Patras, où il divise en deux la plaine maritime fertile; le Phoinix, dont l'embouchure se trouve à environ trois km à l'est de Lampiri et le Méganitas, qui se jette dans la mer à environ deux km à l'ouest d'Aigion; le Kérynitis enfin, qui prend sa source dans les contreforts des montagnes de Kerpini et se jette dans la mer entre les villages de Rodia et de Nicolaïca. Tous ces cours d'eau charrient pendant les périodes de pluie d'énormes masses d'eau et de galets, tandis qu'en plein été, ils tarissent complètement ou se réduisent à de minces filets d'eau. Dans la partie inférieure de leur cours, ils ont de larges lits de galets et déposent d'importantes masses d'alluvions à leurs embouchures.

²¹ Sur le fleuve en général, voir J.G. Frazer, *op. cit.*, p. 164 (avec référence aux voyageurs du XIX^e siècle); N.D. Papachatzis, Πανσανίου Ἑλλάδος Περιήγησις, vol. 4, Athènes 1980 (ci-après *Achaïca*), p. 148, n. 3; R. Baladié, *op. cit.*, p. 82.

Le côté occidental du Panachaïcon fait déjà partie, avec des précipitations annuelles de 600 à 800 mm, du climat de la Grèce occidentale. Les températures hivernales sont plus douces, celles de l'été plus fraîches que dans la Grèce orientale à la même latitude. Malgré ce climat favorable, la végétation reste maigre sur les pentes calcaires. Certes, la forêt est présente, mais une fois détruite, elle peut à peine repousser; or, la forêt épaisse et giboyeuse qui recouvrait le Panachaïcon a été victime des besoins de la population, en particulier pour la construction des bateaux. Il n'y a plus aujourd'hui que quelques parties boisées assez peu étendues. Les parties supérieures du massif, où foisonnent les herbes en été, permettent de nourrir les troupeaux. La culture (vigne, céréales, maïs) occupe les vallées les plus larges et les pentes les plus douces.

2.2 La région côtière jusqu'à Aigion

La zone côtière de l'Achaïe se compose de la lisière de tertiaire récent qui entoure la limite nord du Panachaïcon, de Patras à Aigion, et des plaines côtières. Celles-ci se sont formées à partir d'une succession de cônes de galets apportés par les cours d'eau et entre lesquels les sédiments plus fins se sont étalés en plaines fertiles de limon. Les cônes de déjection forment des avancées triangulaires dans la mer.

La culture (raisins secs, céréales, vignes) a pris possession de ces plaines côtières, dans la mesure où elles ne sont pas recouvertes par les lits de galets des rivières, plantés d'oliviers.

Comme les vallées profondément entaillées rendent difficile la circulation à l'intérieur des terres, la route principale suit la côte, malgré le détour que représente l'avancée vers le nord. Lorsqu'on effectue ce trajet côtier, le regard est attiré tour à tour, au gré des sinuosités du parcours, par deux types de paysages: les eaux du golfe et les collines de la côte opposée d'une part, les parois rocheuses plus ou moins abruptes des collines en bordure de la route d'autre part. Sur ces parois s'entremêlent pins, maquis et lauriers roses, tandis que, plus près de la mer, dominent les plantations d'oliviers, d'orangers et de citronniers.

Au sud de Patras, une plaine s'étend sur presque huit km le long de la côte et s'enfonce en pointe triangulaire jusqu'au pied

des massifs montagneux. Cette plaine, bordée au sud comme au nord par des collines de marnes tertiaires, est l'une des plus riches de Grèce, notamment en raisins secs, en vin, en olives.

Au nord de Patras, s'étend la plaine de Rhion, jusqu'à Psathopyrgos, sur une quinzaine de kilomètres. La lisière de marnes revouvertes de conglomérat, entre la plaine et l'extrémité nord du Panachaïcon, s'élève jusqu'à 500 m et est profondément entaillée par plusieurs torrents. Les collines présentent toutes une façade à pic vers le nord-est, tandis que leurs pentes sont doucement inclinées vers le sud-ouest – il doit s'agir de failles qui seraient la réplique de celles situées à l'ouest d'Aigion. Le cap de Rhion s'approche d'une avancée similaire de la côte étolienne, Antirhion, pour former le détroit de Rhion. Entre les deux avancées, le golfe de Corinthe est large d'environ deux km. Les cônes de galets des cours d'eau qui descendent du Panachaïcon forment une plaine assez large qui se rétrécit au niveau de la baie située entre Rhion et le cap Drépanon.

De Psathopyrgos à Camarès s'étend une longue côte de falaises et de collines qui s'élèvent jusqu'à une hauteur de près de 800 m. D'innombrables ruisselets ont déposé des cônes de déjection abrupts, reliés entre eux par de petites baies. Le long du rivage s'étire une plage de graviers devant les falaises à pic. La plaine d'Aigion est limitée au sud par un haut plateau de conglomérat puis de marnes, près de Rizomylo et se trouve séparée de la plaine voisine, à l'ouest, par une longue côte abrupte.

2.3 *L'Achaïe orientale*

Entre les fleuves Bouraïkos et Crathis, un plateau de conglomérat s'adosse aux contreforts du massif du Chelmos (Aroania) et descend en degrés vers le nord. Une grande partie du plateau est recouverte de forêts de pins où sont dispersés des champs de céréales; devant le plateau s'étend une large zone de marnes où les vallées s'élargissent et sont bordées de pentes douces cultivées. Près de la côte, un défilé, long d'environ cinq km est dominé par le village de Platanos.

Plus à l'est, jusqu'au défilé de Mavralitharia qui marque aujourd'hui la limite entre les Nomes d'Achaïe et de Corinthe, s'étend sur six km la plaine fertile d'Acrata. A son extrémité

occidentale, le Crathis²² se jette dans la mer. Il prend sa source dans les hauts sommets du Chelmos. Dans les schistes anciens, sa vallée a une forme douce, puis le fleuve s'écoule jusqu'à Pyrgos, à cinq km de la côte, dans un canyon de conglomérat dont les couches alternent parfois avec des couches de marnes. Ce n'est qu'à l'endroit où il s'élargit (Valimi à l'est, Potamia à l'ouest) que le Crathis reçoit des affluents dont les vallées sont habitées.

Entre la vallée d'Acrata et la vallée suivante, le relief est assez compliqué: une hauteur de conglomérat, de près de 1750 m, adossée au Chelmos, descend en pente douce vers le sud et à pic vers le nord. Dans cette direction lui succède une ligne de massifs calcaires qui descend également en pente vers le sud et s'interrompt brutalement au nord. Ensuite, jusqu'à la côte, s'étend une région de marnes, avec quelques sommets isolés.

La région formée par les plateaux qui s'adossent au côté nord-est du Cyllène, entre Dervéni et Xylocastro, constitue une sorte de triangle traversé par plusieurs cours d'eau. Dans ce secteur, le long de la mer, s'étend une étroite plaine côtière – conformément à l'étroitesse de cette zone côtière, les fonds marins tombent en pente raide – fertile, cultivée. La seule ligne de communication utilisable suit la côte et il n'y a nulle part de point d'ancrage sûr, si bien que les relations maritimes sont ici fort peu développées. A l'intérieur, la circulation est rendue difficile par les profondes entailles des vallées. Une route toutefois, vers l'arrière-pays, mène de Dervéni à Phénéos, en utilisant la brèche entre les monts Cyllène et Aroania.

Le paysage de l'Achaïe orientale est particulièrement riche en contrastes: à côté de plateaux et de surfaces aux pentes douces, accessibles à la culture et à l'habitat, on rencontre des parois à pic, des entailles et des précipices. De nombreuses grottes et niches qui s'ouvrent dans les parois verticales se prêtent à l'installation de cloîtres fortifiés.

C'est dans cette région aussi que s'accomplit le passage entre le climat sec de la Grèce orientale et le climat plus humide de la

²² Cf. Hdt., I, 145; Strab., VIII, 7, 4 (= C 386); Paus., VII, 25, 11; VIII, 15, 9 et 18, 4. Voir Honigsmann, *RE*, XI, 2, 1922, col. 1646, s.v. Κράθις, n° 1; R. Baladié, *op. cit.*, p. 79.

Grèce occidentale: les précipitations annuelles sont semblables à celles de l'Argolide (environ 500 mm); mais les pluies sont abondantes au printemps et au début de l'été à cause de la proximité des hauts sommets encore enneigés. Ce qui compte surtout, c'est la proximité immédiate des différentes zones d'altitude: le Cyllène n'est qu'à une vingtaine de kilomètres de la côte, le Mavron Oros à une dizaine seulement, tandis que le haut plateau d'Evrostina n'est éloigné de la mer que de quatre km. En une journée de marche, soulignait Philippon²³, on peut passer de la région alpine à la région subtropicale.

III. *Traces d'occupation à la fin de l'Age du Bronze et au début de l'Age du Fer*

1. *L'implantation mycénienne*

Nous utiliserons ici les données archéologiques déjà exploitées par Th. J. Papadopoulos²⁴, en les complétant par le recours aux comptes rendus des fouilles effectuées en Achaïe dans les dix dernières années (pour la répartition des trouvailles et des sites, on se reportera à la carte générale qui accompagne cet article).

1.1 *Typologie des trouvailles*

Les témoignages les plus nombreux sont, comme c'est le cas le plus souvent à l'époque mycénienne, ceux des tombes²⁵ (à

²³ *Op. cit.*, p. 166.

²⁴ *Op. cit.*, 2 vol., 1978-1979. Il faut signaler toutefois que la bibliographie donnée dans le catalogue des 70 sites répertoriés par cet ouvrage (I, pp. 24-39) n'est pas toujours complète: certains comptes rendus de l'«AD» notamment n'y figurent pas, alors que la qualité des illustrations y est souvent meilleure que dans les «PAE». Il est regrettable également de ne pas trouver les limites exactes des articles cités, ni les dates réelles de publication. L'ouvrage rend cependant grand service par l'ampleur du matériel étudié et peut être complété par la brève mise au point apportée par l'auteur dans *Achaia und Elis*, pp. 31-36, intitulée: *Achaia's Role in the Mycenaean World*.

²⁵ Voir Th. J. Papadopoulos, *op. cit.*, pp. 49-61. Sur les fouilles récentes en

chambre, presque exclusivement²⁶) et de la céramique²⁷. La plus grande prudence s'impose quant à l'interprétation de ces vestiges car, même si le nombre de tombes regroupées pour former une nécropole peut être révélateur de l'importance d'une localité voisine, il est toujours difficile, comme le souligne P. Darcque dans ses réflexions sur les pratiques funéraires mycéniennes²⁸, «d'appréhender la relation précise entre les habitats et les nécropoles».

Quelques vestiges d'habitat mycénien ont pu être cependant mis au jour en Achaïe: dans la partie occidentale, au «Teichos des Dyméens», ont été découverts des vestiges d'habitation, notamment le sol d'une maison HR III C, mis au jour parmi des restes architecturaux situés à l'intérieur de l'acropole²⁹; dans la région de Pharai, les fouilles menées sur le site de Katarraktis-Aghios Athanasios³⁰ ont révélé l'existence de maisons tandis

Achaïe occidentale, voir *Paysages d'Achaïe I*, appendice I (sites archéologiques) n^{os} 18, 27, 39, 41, 54-55, 57, 77. Dans la région de Patras, les recherches ont porté sur des nécropoles, situées à Patras même (cf. «AD» 40, 1985 (1990), chron., p. 118) ou dans les environs: à Kallithéa, en deux endroits: Laganidia (cf. «Ergon» 1987, pp. 89-91; 1988, pp. 24-26; 1989, pp. 23-24; 1990, p. 23. «PAE», 1987 (1991), pp. 69-72) et Rambandania (cf. «PAE» 1976 (1978), pp. 196-199; 1977 (1980), pp. 184-186; 1978 (1980), pp. 122-124; 1980 (1982), pp. 106-110; 1981 (1983), p. 184); à Klauss, au lieudit Koukoura (cf. «Ergon» 1989, pp. 24-25; 1990, pp. 24-26; 1991, pp. 25-28); dans les environs du village de Krini (cf. «AD» 36, 1981 (1988), chron., p. 166; 40, 1985 (1990), chron., pp. 135-136; BSA, 89, 1994, pp. 171-200); au lieudit Sténossia (commune de Monodendri: cf. «PAE», 1977 (1980), pp. 485-490, pl. 245-249); à Aigion, une nouvelle tombe a été fouillée au lieudit Kallithéa et des vestiges architecturaux ont été mis au jour dans une rue de la ville (cf. «AD» 40, 1985 (1990), chron., pp. 120-121 et 123).

²⁶ On a découvert des tombes en forme de tholos dans la région de Kallithéa, à Laganidia (cf. note précédente) et à Voudéni (cf. «BCH» 114, 1990, chron., p. 753, d'après Τα Νέα du 27.07.1989). Si l'on admet que ce type de tombes est l'expression de la puissance d'un groupe dominant, de telles trouvailles mettent en lumière l'existence de sites apparemment privilégiés.

²⁷ Voir Th. J. Papadopoulos, *op. cit.*, pp. 62-137; S. Deger-Jalkotzy, *Zum Verlauf der Periode SH III C in Achaia, Achaia und Elis*, pp. 19-29; M. Lakakis, *Céramique et problèmes de chronologie*, dans *Paysages d'Achaïe I*, pp. 137-170.

²⁸ *Les civilisations égéennes*, p. 485; cf. id. pp. 385-386.

²⁹ Voir E.I. Mastrokostas, «PAE» 1963 (1966), p. 96 et 1965 (1967), pp. 121-123.

³⁰ Par N. Kyparissis et N.S. Zapheiropoulos: cf. Th. J. Papadopoulos, *op. cit.*, pp. 44-45; P. Carrier (*La royauté en Grèce avant Alexandre*, Strasbourg 1984, p. 35) supposait que Katarraktis avait été le lieu d'une principauté.

qu'à Chalandritsa, au sommet d'une colline dominant la plaine de Tritéia, auraient été mis au jour³¹ les restes d'un habitat de plan concentrique, avec rues et venelles; à Aigion ont été retrouvés des vestiges de petites pièces réparties autour d'un mégaron datant de l'époque HR II A-B: ils peuvent être mis en relation avec une nécropole mycénienne dégagée dans les alentours³²; d'autres vestiges ont été découverts au nord-est de la ville, à la limite d'une zone en forte déclivité menant à la mer³³; à Aigeira enfin, la répartition et l'étude des trouvailles mises au jour sur l'acropole antique³⁴ révélèrent que le site n'avait été occupé à l'époque mycénienne qu'à partir du XII^e siècle, sans doute à cause des difficultés d'approvisionnement en eau. Des immigrants étrangers se sont installés au début du XII^e siècle sur le sommet de la colline et, dans les premiers temps de la période HR III C, des Mycéniens se joignirent à eux, comme en témoigne le mélange de céramique mycénienne et d'objets étrangers fabriqués à la main³⁵. Pendant les premiers temps de la période HR III C furent établis sur le haut plateau des ateliers et des magasins dont les «pithoi» renfermaient encore des denrées en assez bon état. Des restes d'habitation, trouvés dans la partie sud (l'habitat mycénien ne semble pas avoir connu une grande extension vers le nord, sur les pentes tournées vers la mer) appartenaient sans doute à quelque souverain local³⁶.

1.2 *Peuplement et exploitation du milieu naturel*

Dans la partie nord-ouest de l'Achaïe, les traces d'occupation mycénienne sont bien maigres et concernent essentiellement la

³¹ Cf. «BCH» 111, 1987, chron., p. 535 (d'après Τα Νέα du 29.01.1986); «AD» 40, 1985 (1990), chron., pp. 136-138, fig. 23.

³² Voir «AD» 37, 1982 (1989), chron., p. 149.

³³ Cf. «AD» 39, 1984 (1989), chron., pp. 94-95. Le site aurait été occupé durant toute la période de l'Age du Bronze et aurait été prospère au début de l'époque mycénienne.

³⁴ Voir S. Deger-Jalkotzy, E. Abram-Stern, *Die mykenische Akropolis* dans W. Alzinger (et al.), *Aigeira-Hyperesia und die Siedlung Phelloë in Achaia. Teil I: Akropolis*, «Klio» 67, 1985, pp. 398-404.

³⁵ Sur ces questions, voir en outre l'article de S. Deger-Jalkotzy déjà cité.

³⁶ Id., pp. 22-23.

période HR III C, c'est-à-dire les XII^e et XI^e siècles. Mis à part le site fortifié du «Teichos», les autres exemples d'habitat sont très hypothétiques. A en juger toutefois d'après l'emplacement de tessons ou de tombes isolées, l'habitat d'époque mycénienne semble avoir été organisé de préférence en bordure du mont Movri et sur les plateaux formés par le Peiros et ses affluents³⁷. Deux sites occupent une position stratégique particulière: outre celui du «Teichos», il faut signaler la petite île de Vardhia qui, à l'époque mycénienne, était probablement, au moins en partie, rattachée aux monts Araxos, eux-mêmes entourés d'eau (les lagunes de Lamia et de Kalogria devaient communiquer dans le secteur du village d'Araxos, renforçant la défense du «Teichos», déjà protégé par la mer)³⁸. Ces deux sites avaient été à l'évidence choisis pour leurs qualités défensives, le Teichos permettant notamment le contrôle de la riche plaine de Bouprasion traversée par un axe de circulation important et de la région de plateaux s'étendant à l'est.

L'examen de la répartition des trouvailles et des sites laisse supposer que la densité de population était la plus forte dans les régions de Pharai et de Patras. Les ressources agricoles offertes par les plaines fertiles qui s'étendent dans cette partie de l'Achaïe, la possibilité d'aménagements portuaires dans le cas de Patras et, dans le cas de Pharai et de sa région, la proximité d'un des rares axes de circulation vers l'intérieur du Péloponnèse (route Patras-Kalavryta/ancienne Kynaitha), contribuent certainement à justifier cette densité.

Dans la région nord-est, quatre sites se distinguent: Aigion³⁹, Chadzi, Achladies et Aigeira, chacun apparemment exploitant les petites plaines fertiles des alentours. Aigion et Aigeira, à en juger

³⁷ Voir M. Lakakis et A.D. Rizakis, *Paysages d'Achaïe I*, pp. 66-67.

³⁸ La protection des autres côtés était assurée par un mur cyclopéen (daté de l'HR III A), de 5 m environ d'épaisseur et de 200 m de longueur sur le côté nord-ouest. Une tour protégeait la porte située sur le côté sud-est: c'était l'entrée principale, précédée d'une large rampe taillée en grande partie sur le rocher: voir M. Lakakis et A.D. Rizakis, *op. cit.*, pp. 102-107, et 178-179.

³⁹ La prospérité d'Aigion à l'époque mycénienne avait déjà été soulignée par E. Mastrokostas, «AAA» 1, 1968, pp. 136-138. Voir aussi Th. J. Papadopoulos, *Mycenaean Achaea*, I, pp. 172-173; R. Hope Simpson, *Mycenaean Greece*, Park Ridge 1981, pp. 89-90, D 23.

par la continuité d'occupation qu'on y observe, semblent avoir été les deux centres les plus prospères. Le site d'Aigeira en particulier, permet de souligner le fait que la période HR III C ne doit pas toujours, au moins durant ses premières phases, être considérée comme un moment de repli ou de décadence⁴⁰.

En définitive, donc, l'Achaïe ne semble pas avoir connu le système palatial, la société centralisée et hiérarchisée caractéristique d'autres régions de Grèce à l'époque mycénienne, ce qui la mit davantage à l'abri peut-être des bouleversements survenus à la fin du XIII^e siècle, même si elle n'en subit pas moins le contrecoup. L'époque HR III C, autant qu'on puisse en juger d'après les vestiges retrouvés, connaît en tout cas un accroissement de population et une relative tranquillité.

2. Les «Siècles Obscurs»

2.1 Archéologie

Notre connaissance de l'Achaïe et de son peuplement durant cette période qu'on a coutume d'appeler «Ages Obscurs», entre la fin de l'époque mycénienne et le début de l'archaïsme grec, reste comme dans bien d'autres régions de Grèce, extrêmement limitée.

Les lieux de trouvaille concernant la fin de l'époque mycénienne et la période dite «protogéométrique» ne dépassent pas la douzaine et sont tous essentiellement constitués de vestiges funéraires ou tessons⁴¹ impropres évidemment à nous renseigner

⁴⁰ Même si l'Achaïe, au tournant des périodes HR III B et C, n'a pas échappé aux troubles et destructions qui affectèrent à cette époque l'ensemble de la Grèce mycénienne: en témoignent un repli des populations achéennes dans les collines et massifs montagneux (cf. Th. J. Papadopoulos, *op. cit.*, pp. 175-176 et S. Deger-Jalkotzy, *art. cit.*, p. 19) ou la destruction du 'Teichos des Dyméens', datée de la fin de l'HR III B. Sur cette question, voir, de manière générale, l'article de S. Deger-Jalkotzy déjà cité.

⁴¹ Voir J.N. Coldstream, *Greek Geometric Pottery. A Survey of ten local styles and their chronology*, Londres 1968, pp. 221-223; A. Snodgrass, *The Dark Age of Greece*, Edinburgh 1971, pp. 86-87; V.R. d'A. Desborough, *The Greek Dark Ages*, Londres 1972; Th. J. Papadopoulos, *op. cit.*; *Paysages d'Achaïe I*, p. 67.

sur l'étendue et l'importance des habitats auxquels ils étaient sans doute associés⁴².

Une telle situation, si elle n'est pas due seulement à l'insuffisance de l'exploration archéologique, s'explique peut-être, comme le suggérait S. Deger-Jalkotzy⁴³, par un dépeuplement dramatique – lié à l'exode qu'aurait entraîné la «migration ionienne», aux alentours des XI^e-X^e siècles? – ou bien par un changement radical du mode de vie qui aurait cessé d'être sédentaire.

2.2 Témoignages littéraires

Les sources littéraires concernant le lointain passé de la Grèce, utilisées avec précaution, nous permettent de jeter quelque lumière sur le peuplement de l'Achaïe en ces temps reculés.

2.2.1 L'Achaïe dans le «Catalogue des vaisseaux»

Le témoignage de la poésie homérique est particulier, comme on le sait, puisqu'il renvoie par certains aspects à des réalités de l'archéologie mycénienne, par d'autres aux «Siècles Obscurs». Les quelques vers de l'*Iliade*⁴⁴ où sont évoquées, comme possessions d'Agamemnon, plusieurs villes d'Achaïe orientale, permettent néanmoins de supposer que cette région connut une certaine vitalité à une époque reculée. Parmi les villes mentionnées – Hypérésia, Gonoessa, Pellène, Aigion, Hélikè et Aigai – toutes, sauf les deux premières, sont connues sous le même nom comme cités à l'époque historique. Par ailleurs, les témoignages littéraires⁴⁵ nous apprennent qu'Hypérésia était l'ancien nom

⁴² Cf. les remarques de J.N. Coldstream, *Geometric Greece*, Londres 1977, p. 50.

⁴³ *Achaia und Elis*, p. 28.

⁴⁴ II, 573-575; cf. aussi VIII, 203-204.

⁴⁵ Strab., VIII, 6, 25 (=C 382); Paus., VII, 26, 2; Schol. Apoll. Rh. (éd. C. Wendel, Berlin 1935), I, 176; Stéph. Byz., s.v. 'Αἴγαια', 'Υπερασία' et 'Υπερησία'.

d'Aigeira, un site dont l'acropole était habitée non seulement à l'époque mycénienne, comme nous l'avons vu⁴⁶, mais aussi durant le Protogéométrique et le Géométrique récent: les témoignages combinés des données littéraires et de l'archéologie semblent bien confirmer l'existence d'un habitat⁴⁷ à cet endroit durant l'époque intermédiaire entre le monde mycénien et l'archaïsme grec.

A l'exception de Gonoessa, appelée aussi Donoessa⁴⁸, dont l'emplacement n'est pas connu avec certitude⁴⁹ et qui n'est pas attestée comme cité à l'époque historique, toutes les localités mentionnées par Homère sont implantées dans des secteurs dont les avantages (plaine fertile, proximité de cours d'eau ou position défensive dans des contreforts montagneux) continueront d'être exploités par la suite.

Il serait hasardeux de fonder des conclusions historiques sur le témoignage d'Homère, même corroboré en partie par les données de l'archéologie; il nous semble utile de souligner cependant le rôle de séparation que durent jouer à cette époque les massifs du Panachaïcon⁵⁰, pour expliquer l'absence dans Homère de l'Achaïe occidentale, rattachée d'ailleurs par ses traditions à Sparte.

⁴⁶ Cf. ci-dessus, n. 34.

⁴⁷ S'y rapportent les tessons recueillis lors de sondages réalisés sur la terrasse sud de l'acropole, des fragments d'un trépied en bronze et le 'temple A', construit entre le X^e et le VIII^e siècle: voir W. Alzinger, *Aigeira-Hyperesia*, 1985, pp. 426-430 et 449-450.

⁴⁸ Paus., VII, 26, 13.

⁴⁹ S'agit-il de la hauteur de Coryphi (W.M. Leake, *Travels in the Morea*, III, Londres 1830, p. 220) ou du cap Avgo (F.v. Duhn, *Bericht über eine Reise in Achaia*, «Ath. Mitt.» 3, 1878, p. 61)? E. Meyer (*RE*, XIX, 1, 1937, col. 359, s.v. 'Pellene' déclare s'être rendu sur les deux sites en 1925 et n'y a repéré aucune trace d'habitat – il constate d'ailleurs que les conditions de vie y auraient été très difficiles et propose d'identifier Donoessa avec une petite acropole située entre Xylocastro et Kiato, un peu au sud du village de Diminio où se trouvaient quelques blocs d'une muraille cyclopéenne. Plus récemment, J.G.T. et J.K. Anderson ("A Lost City Discovered?", «CSCA» 8, 1976, pp. 1-6, pl. 1.2) proposent une identification avec le lieudit Ano-Tarasseis.

⁵⁰ Cf. L.H. Jeffery, *Archaic Greece. The City-States c. 700-500 BC*, Londres 1976, p. 173: «the two areas may really have been separate at first».

2.2.2 Témoignages tardifs sur le lointain passé de l'Achaïe

Pour présenter la dodécapole achéenne, Hérodote, Polybe, Strabon et Pausanias se font chacun l'écho de traditions qui renvoient au lointain passé de l'Achaïe, un passé légendaire et de ce fait malheureusement indéterminé, comme l'attestent les formules utilisées par chaque écrivain: «à l'époque où [les Ioniens] vivaient dans le Péloponnèse»⁵¹, «pendant les siècles précédents»⁵², «anciennement»⁵³, «à cette époque-là donc»⁵⁴.

L'ensemble de ces témoignages permet cependant de mettre en valeur un fait important: à «l'époque des Ioniens», l'ensemble du territoire achéen semble avoir été divisé en douze parties⁵⁵ qui furent conservées par les Achéens eux-mêmes. Le témoignage d'Hérodote est à ce sujet primordial: traitant dans son livre I de l'assujettissement des Ioniens et autres Grecs d'Asie par les généraux de Cyrus, l'historien en profite pour parler de l'Ionie et, au chapitre 145, il justifie la formation d'une dodécapole ionienne par l'existence, à l'époque où les Ioniens vivaient dans le Péloponnèse, de douze «cantons» (μέγαρα) et ajoute qu'on en compte douze encore aujourd'hui en Achaïe: il s'agit de Pellène, Aigeira, Aigai, Boura, Hélikè, Aigion, Rhypes, Patrai, Pharai, Olénos, Dymé et Tritaia. Lorsque Strabon⁵⁶ présente à son tour les douze divisions (μέγρη) anciennes du territoire achéen, il reprend exactement la même liste⁵⁷.

⁵¹ Hdt., I, 145.

⁵² Polybe, II, 41, 3: il s'agit du chapitre où l'historien présente la situation de l'Achaïe durant la période précédant la reconstitution de la Confédération achéenne (années 284-280).

⁵³ Strab., VIII, 7, 1 (= C 383).

⁵⁴ Paus., VII, 6, 1: l'expression renvoie aux paragraphes 1, 7-8 où est évoquée la manière dont les Achéens expulsèrent les Ioniens du pays qui allait devenir l'Achaïe.

⁵⁵ Les mots employés appartiennent à la famille de μερίζω. Voir en particulier l'expression de Strabon (VIII, 7, 1 = C 383-384): «τῆς χώρας μερισμόν».

⁵⁶ VIII, 7, 4 (= C 385-386).

⁵⁷ La liste de Scylax (GGM, I, p. 39) suit l'ordre d'Hérodote mais supprime Boura, Hélikè, Olénos, Pharai et Tritaia: de telles différences s'expliquent si l'on songe que, parmi ces villes, les trois premières étaient amenées à disparaître ou décliner dès le IV^e siècle et que les deux dernières étaient situées loin à l'intérieur des terres, donc peu intéressantes pour l'auteur d'un «Périple».

Tout laisserait donc penser que, au moins jusqu'à l'époque d'Hérodote, l'Achaïe se divisait en douze «cantons», comprenant eux-mêmes plusieurs communautés villageoises: selon Strabon⁵⁸ en effet, la population du territoire achéen avait dû se répartir à travers sept ou huit «communes» (δήμοι) dans chacun des douze «districts» (μερίδες). Et, de fait, nos sources littéraires attestent l'existence de localités ou villages à la périphérie des villes. Pausanias⁵⁹ fait ainsi remonter à une haute antiquité la fondation de trois localités⁶⁰, Aroè, Anthéia et Mésatis, dont la première, à l'époque de l'expulsion des Ioniens, devint une ville fortifiée qui s'appela Patras du nom de Patreus, son fondateur. Le souvenir de quelques «dèmes» s'est conservé dans les textes de Strabon⁶¹ et de Pausanias⁶², tandis que le Périégète⁶³ évoque deux villages, Peira et Eurytéia qui semblent avoir constitué deux «kômai» d'Olénos. Peut-être enfin les quelques toponymes achéens rapportés par des sources très diverses⁶⁴ désignent-ils eux aussi d'anciens villages.

⁵⁸ VIII, 7, 5 (= C 386-387). Cf. R. Koerner, *Die staatliche Entwicklung in Alt-Achaia*, «Klio» 56, 1974, p. 461.

⁵⁹ VII, 18, 2-5 et cf. VII, 6, 2; 21, 6.

⁶⁰ Le Périégète dit avoir consulté «les historiens des plus hautes antiquités» de la ville (οἱ τὰ ἀρχαιότατα μνημονεύοντες). Les archéologues ont tenté de rapporter à ces localités des nécropoles mycéniennes: on trouvera une bonne mise au point sur ces problèmes, avec des références aux fouilles menées par N. Kyparissis entre 1933 et 1939 et de nouvelles propositions de localisations, dans l'article de M. Petropoulos, *Τοπογραφικά της χώρας των Πατρέων, Achaia und Elis*, pp. 251-254.

⁶¹ VIII, 3, 11 (= C 342): allusion à la petite agglomération (πολίχνη) de Teuthéa, qui aurait pris part au synoecisme de Dymè (sur la localisation possible du site voir *Paysages d'Achaïe I*, p. 25 et 192-193); VIII, 7, 5 (= C 387): Leuctron, dème de Rhypes.

⁶² VII, 27, 8: dème de Poséidion, à Pellène.

⁶³ VII, 18, 1. *Paysages d'Achaïe I*, p. 25; les localisations de ces villages restent hypothétiques.

⁶⁴ Larissa, citée par Théopompe (*FGrHist*, 115, F 386); Thrîous, Kallistè et Ascheion, nommées dans un décret honorifique des soldats achéens pour Damon de Patras – l'inscription (*SEG*, XV, 254 = Moretti, *ISE*, 60) trouvée à Olympie, est datée par L. Moretti de 192, mais Th. Schwertfeger (*Der achäische Bund von 146 bis 27 v. Chr.*, Munich 1974, pp. 29-37), à la suite de J.A.O. Larsen (*Greek Federal States*, Oxford 1968, pp. 500-501) préfère dater le texte de 122; Skollis, citée par Etienne de Byzance, s.v. 'Σκόλλης'.

Ces villages étaient-ils implantés sur des territoires dont l'étroite association avec une ville contribuait à définir de véritables «cités» achéennes? Il nous semble qu'il ne faut pas se laisser tromper par l'utilisation apparemment ambiguë que Strabon et Pausanias font parfois du terme «πόλεις»: lorsque Strabon⁶⁵ explique que les Ioniens étaient répartis en douze «cités» distinctes, il entend vraisemblablement le mot «πόλεις» au sens de «villes»⁶⁶ ou «groupements urbains», équivalents donc aux «districts»⁶⁷, ce qui s'accorde du reste avec le passage⁶⁸ où le géographe précise que les Ioniens vivaient dispersés dans des villages (χωμηδόν) et que la fondation de «cités» fut l'oeuvre des Achéens. Ce sont ces derniers seulement, à une époque qu'on ne peut malheureusement déterminer avec précision, qui procédèrent à la création de cités-Etats⁶⁹. Lorsque Pausanias⁷⁰ parle à son tour de l'installation des Achéens et de leurs rois dans les «πόλεις» habitées dans le passé par les Ioniens, on doit comprendre qu'il s'agit de centres urbains plus ou moins importants mais n'ayant pas les caractéristiques des cités-Etats⁷¹. Ces divisions du territoire achéen avaient dû être créées en tout cas en fonction de la configuration géographique du pays, c'est-à-dire principalement autour des petites plaines côtières fertiles.

⁶⁵ VIII, 7, 1 (= C 383).

⁶⁶ Le mot «πόλις», comme le souligne Effenterre (*La cité grecque* 1985, p. 30), «gardera toujours en grec ancien la possibilité de concrétiser simplement l'ensemble bâti que nous appelons une ville». Voir aussi M. Jost, "Villages de l'Arcadie antique", *Ktèma* 1986 (1990), pp. 145-158.

⁶⁷ En VIII, 7, 5 (= C 387), Strabon rapproche, de manière significative, les termes «πόλεων» et «μεριδων».

⁶⁸ VIII, 7, 4 (= C 385-386).

⁶⁹ Cf. Strab. (ibid.), qui évoque le regroupement dans certaines des cités de villes qui se rattachaient à des districts différents. Sur le verbe utilisé (οὐνοικίζειν), voir M. Casevitz, *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien*, Paris, Klincksieck 1985, pp. 202-203.

⁷⁰ VII, 6, 1: ἐσφικίζοντο ἐς τὰς πόλεις. Sur la valeur du verbe, voir M. Casevitz, *op. cit.*, pp. 146-147.

⁷¹ Il est d'ailleurs significatif que dans la liste que donne Pausanias des villes ioniennes ne figure pas Patras: cette dernière ne sera fondée précisément qu'à l'époque de l'arrivée des Achéens, à l'emplacement d'Aroè.

IV. Les époques archaïque et classique: ca VIII^e-IV^e siècles

1. Etude des données archéologiques et du milieu naturel

Pour montrer comment, durant la période que nous abordons maintenant, se créent les conditions nécessaires à l'émergence de véritables «cités» en Achaïe, nous allons examiner les conclusions auxquelles les recherches archéologiques nous permettent d'aboutir et nous soulignerons en même temps le lien qui existe entre les divisions du territoire telles qu'elles ont été rapportées par nos sources et le milieu naturel où elles furent établies.

En ce qui concerne l'Achaïe archaïque et classique, force nous est de signaler au préalable les insuffisances de notre documentation archéologique et les difficultés d'interprétation plusieurs fois signalées⁷² qui en découlent. Les recherches menées en Achaïe depuis une dizaine d'années permettent cependant de faire progresser quelque peu notre réflexion.

1.1 L'Achaïe occidentale

Les fouilles effectuées dans cette région⁷³ sont peu probantes et ne révèlent pas de manière certaine l'existence d'un habitat ni urbain, ni rural. Les trouvailles consistent surtout, comme pour les autres régions d'Achaïe, en tessons et «pithoi» funéraires.

Elles se répartissent, pour la période archaïque, entre le secteur d'Araxos⁷⁴, le plateau de Lousika, Pétrochorion (dans les contreforts du Movri/Skollis), Arla et Ano-Soudhenéïka enfin, deux villages situés chacun sur une rive du Serdini. Pour la période classique, il faut ajouter à ces secteurs ceux de Riolos,

⁷² Voir Ph. Petsas, «AD» 26, 1971 (1974), chron., p. 174; J.N. Coldstream, *Geometric Greece*, pp. 180-181.

⁷³ Voir *Paysages d'Achaïe I*, p. 68 et 92.

⁷⁴ Noter la découverte, au 'Teichos des Dyméens', de figurines en terre cuite des débuts de l'archaïsme et le rattachement à l'époque géométrique de la krépis de l'autel situé devant la porte principale (cf. E.I. Mastrokostas, «PAE» 1963 (1966), pp. 93-94).

Lapas et Métochion, de part et d'autre du Larissos, ainsi que la région de Lakkopetra.

Sur le site de l'antique Dymè, occupé par la ville moderne de Kato-Achaia⁷⁵, les fouilles ont livré de la céramique du VI^e siècle et quelques tessons des V^e et IV^e siècles⁷⁶. L'existence d'un habitat à Dymè durant les époques archaïque et classique paraît pourtant assurée à la fois par les quelques faits historiques qui concernent la cité du VI^e au IV^e siècle⁷⁷ et par la situation qu'elle occupe dans le paysage: établie sur un vaste plateau qui domine une large vallée (celle que délimite la rive gauche du Peiros), la ville se trouve en outre protégée par trois versants abrupts. Peu éloignée de la mer, Dymè pouvait disposer d'un mouillage, à l'emplacement du petit port moderne d'Aliki. La ville pouvait de plus exploiter des richesses naturelles: une terre vaste et fertile, les lagunes d'Araxos, poissonneuses et les matières premières offertes par la chaîne d'Araxos.

Les trouvailles, bien qu'elles n'attestent pas l'existence certaine d'habitats archaïque et classique, révèlent par leur disposition le tracé d'une route antique qui, depuis Dymè, conduisait à Araxos puis se dirigeait vers le sud afin de rejoindre, peut-être au niveau de Lapas⁷⁸, la route à destination d'Elis. Il est notable qu'à l'intérieur même de l'espace délimité, en Achaïe occidentale, par les principaux axes de communication, on n'ait pas retrouvé de traces de villages antiques d'époque historique.

1.2 *La région de Pharai*

Le site de l'antique Pharai est localisé sur la rive gauche du Peiros, dans le secteur du village moderne de Pharès, dans une région de plaine fertile⁷⁹: couverte du côté nord par le lit

⁷⁵ Ce qui en rend l'exploration difficile et hasardeuse: voir les réflexions de M. Lakakis et A.D. Rizakis dans *Paysages d'Achaïe I*, p. 80.

⁷⁶ Ibid., p. 92.

⁷⁷ Voir ibid., pp. 77-78 et ci-dessous.

⁷⁸ L'endroit constitue en tout cas aujourd'hui le principal carrefour de routes dans la région.

⁷⁹ Voir N.D. Papachatzis, *Achaïca*, pp. 130-131.

encaissé du fleuve, passablement large dans cette partie de son cours, la ville était située en outre sur la route principale reliant l'Achaïe occidentale et Patras à l'Arcadie.

Nous avons vu que la région se distinguait apparemment par la densité de sa population à l'époque mycénienne et que l'occupation de certains sites s'était poursuivie durant les «Siècles Obscurs». Or, les trouvailles qui concernent l'époque archaïque témoignent d'une continuité de l'implantation humaine dans la région: des tombes, pithoi et tessons d'époque géométrique furent mis au jour non seulement sur le site même de Pharai⁸⁰ mais aussi dans deux autres secteurs, ceux de Starochôri et de Chalandritsa⁸¹. Ces villages, établis de part et d'autre du Peiros dans des collines marquaient peut-être les limites du territoire de l'antique Pharai. Au-delà, devait commencer le territoire de Léontion dont le site, proche des sources du Sélinous, commandait la route Patras-Kynaïtha et la passe entre l'Erymanthe et le mont Kalliphoni.

L'époque classique est très mal représentée: seul s'y rapporte un pithos funéraire⁸² découvert sur les pentes d'une colline dans le secteur de Katarraktis.

1.3 La zone côtière de Patras à Pellène

Les fouilles effectuées dans la bande côtière qui constitue en même temps le seul grand axe de communication vers Corinthe et Athènes⁸³, mettent en valeur, pour les époques archaïque et classique, l'existence de deux types de villes: celles qui exploitent les plaines du littoral et celles qui se sont établies dans les collines bordant ce même littoral.

⁸⁰ Voir J.N. Coldstream, *Greek Geometric Pottery*, pp. 228-232; A. Snodgrass, *The Dark Age*, pp. 170-171 (avec les références bibliographiques données p. 211); J.N. Coldstream, *Geometric Greece*, pp. 180-181.

⁸¹ Voir «AD» 16, 1960 (1962), chron., p. 138 et 39, 1984 (1989), chron., pp. 103-104.

⁸² Ibid., p. 103.

⁸³ Le tronçon reliant Patras à Rhion avait une importance particulière: il faisait communiquer l'Elide et l'Achaïe avec l'Etolie et la Locride.

1.3.1 Les villes de plaine

A en juger d'après les résultats insignifiants des fouilles concernant Patras archaïque et classique⁸⁴, on pourrait douter de l'importance de la ville à cette époque⁸⁵ et s'étonner de cette situation, eu égard à la position géographique avantageuse qu'elle occupe: dominant deux plaines fertiles, la ville se trouve protégée en outre vers l'intérieur du pays par une avancée abrupte de colline qui offrait une situation excellente pour une acropole. A cela s'ajoute la possibilité d'aménager un port situé à la fois près du débouché de la route des golfes qui traverse obliquement la presqu'île et du front ouest de la Grèce, donc apte à assurer la liaison de celle-ci avec les pays et les mers d'Occident⁸⁶.

Il est vrai qu'à l'époque classique, cet avantage était moins sensible du fait que le trafic, à partir de Corinthe, suivait la côte nord du golfe et faisait ensuite un coude vers le nord. En ce temps-là, Aigion, qui possédait le meilleur port, était une ville plus importante que Patras.

De fait, si l'on excepte les sites de Neos Erinéos⁸⁷ et de Drépanon⁸⁸, qui ont fourni des tessons et des pithoi funéraires

⁸⁴ Dans Patras même seule fut mise au jour une nécropole classique: voir «AD» 31, 1976 (1984), chron., p. 92 sq. Cet état de fait est lié aussi bien sûr, comme pour Dymè, aux difficultés de fouiller un site réoccupé à l'époque moderne. Dans les environs de Patras, les trouvailles ne furent cependant guère plus fructueuses: une tombe à ciste (fin IV^e siècle) trouvée dans un terrain proche de la mer à Tsoukaléika (cf. «AD» 37, 1982 (1989), chron., p. 149); deux tombes à ciste (subgéométriques) dans le secteur de Théa (cf. «AD» 29, 1973-74 (1979), chron., pp. 381-382); un pithos funéraire géométrique à Ano-Kastritsi (cf. «AD» 30, 1975 (1983), chron., p. 118).

⁸⁵ On apprend pourtant par Thucydide (V, 52) et Plutarque (*Alcibiade*, 15, 6) que le port de Patras fut rattaché à la ville en 419 par de «longues murailles», dont on a peut-être retrouvé des vestiges: cf. «AD» 27, 1972 (1976), chron., pp. 281-290.

⁸⁶ Voir A. Rizakis, *Le port de Patras et les communications avec l'Italie sous la République*, «Cahiers d'histoire» 33, 1988, pp. 453-472.

⁸⁷ Cf. «AD» 20, 1965 (1967), chron., p. 223.

⁸⁸ Le village moderne et ses environs semblent d'ailleurs témoigner d'une occupation allant du début de l'Âge du Fer jusqu'à l'époque classique: cf. «AD» 26, 1971 (1974), chron., pp. 186-187; «AE» 1973, chron., pp. 15-29; «AD» 36, 1981 (1988), chron., p. 166.

d'époque géométrique, le site d'Aigion est le seul pour lequel les résultats des fouilles prennent une certaine importance, accrue par la constatation que quelques secteurs de la ville attestent une continuité d'occupation depuis l'époque mycénienne.

A l'époque archaïque se rapportent un habitat remontant déjà à l'époque mycénienne⁸⁹ et une quinzaine de pithoi funéraires géométriques⁹⁰ mis au jour dans diverses rues de la ville moderne. A l'époque classique, le plan de la ville se modifie en s'étendant assez largement à l'ouest et à l'est⁹¹. Les fouilles ont permis de repérer au moins quatre grandes constructions, datant des V^e et IV^e siècles ainsi qu'un aqueduc et une nécropole⁹². Dans l'un des édifices, datant vraisemblablement de la deuxième moitié du V^e siècle, ont été retrouvés des tambours de colonnes et des chapiteaux. Il faut ajouter la découverte, concernant le IV^e siècle, d'une grande salle hypostyle et d'un tronçon du mur de la ville, construit en blocs d'agglomérat grossièrement taillés⁹³.

Aigion occupe une belle position, au coin d'un plateau qui s'élève en pente douce à l'ouest d'une plaine fertile et s'étire vers le sud jusqu'aux massifs montagneux. Les torrents, de part et d'autre, ont repoussé les langues d'alluvions dans la mer, créant ainsi une rade abritée, délimitée à l'ouest et à l'est par les pointes de Merlia (Dytico) et de Gyphlissa. La ville elle-même s'élève au-dessus du niveau de la mer en trois étages, créant, entre la ville haute et la ville basse, une terrasse propice au développement de l'habitat.

La ville d'Aigai devait se situer dans la riche plaine maritime d'Acrata, sur l'une des rives du Crathis, mais son emplacement n'est pas établi avec certitude: peut-être s'agit-il d'une éminence

⁸⁹ Cf. «AD» 37, 1982 (1989), chron., p. 149.

⁹⁰ Cf. «AD» 22, 1967 (1968), chron., pp. 214-215; 29, 1973-74 (1979), chron., pp. 377-378; 31, 1976 (1984), chron., p. 97.

⁹¹ Voir A. Papakosta, *Achaia und Elis*, p. 236.

⁹² Voir N. Yalouris, 'Ανασκαφή ἐν Αἰγίῳ, «PAE» 1954 (1957), pp. 287-290. Sur la découverte de quelques autres tombes, voir en outre «AD» 29, 1973-74 (1979), chron., p. 378 et 36, 1981 (1988), chron., p. 171.

⁹³ Cf. «AD» 38, 1983 (1989), chron., p. 125 et 39, 1984 (1989), chron., p. 94.

de la rive gauche du fleuve, non loin du village moderne d'Acra-ta, dans un secteur où furent mis au jour quelques vestiges⁹⁴.

1.3.2 *Les villes de montagnes*

Les villes de Kérynéia et de Boura occupaient des positions fortes, dans des zones montagneuses. Leur localisation précise n'étant pas assurée⁹⁵, il reste difficile de tirer des conclusions en se fondant sur les quelques vestiges et tessons recueillis sur l'emplacement présumé de ces deux sites.

Il n'en va pas de même avec la ville d'Aigeira dont le site est bien localisé⁹⁶: sur la côte à l'ouest du village moderne de Dervéni, surgit une hauteur (défilé de Mavralitharia) qui, au sud, n'est rattachée au massif de l'Evrostina que par une arête étroite; elle tombe en pentes abruptes vers l'ouest et l'est, mais, vers le nord, s'étend en pente douce, à travers une série de terrasses. Elle est recouverte d'une couche de conglomérat inclinée vers le nord, qui formait une surface solide, convenant parfaitement à l'installation d'une ville.

L'acropole de la cité est identifiée avec une hauteur qui s'élève à près de 416 m au-dessus du niveau de la mer et se compose de deux hauts plateaux – l'un étendu, à l'ouest, l'autre plus restreint, à l'est – séparés par une faible pente et bordés de

⁹⁴ Voir E. Mastrokostas, «AD» 17, 1961-62 (1963), chron., p. 130 et 22, 1967 (1968), chron., pp. 214-215.

⁹⁵ Longtemps ont prévalu les identifications de Kérynéia avec le site moderne de Mamousia (voir E. Meyer, *Peloponnesische Wanderungen*, Zürich-Leipzig 1939, p. 127 sq.; J.K. Anderson, *Excavations near Mamousia*, «BSA» 48, 1953, pp. 154-171) et de Boura avec le hameau de Kastro, sur le territoire de la commune de Diakofto (voir E. Meyer, *Neue Peloponnesische Wanderungen*, Bern 1957, pp. 81-86). Il n'est pas impossible cependant que les ruines qui subsistent à Mamousia puissent être rapportées à Boura (cf. N.D. Papachatzis, *Achaïca*, pp. 155-156, n. 1 – hypothèse déjà formulée par les voyageurs au XIX^e siècle).

⁹⁶ Le site, repéré dès le XIX^e siècle par les voyageurs grâce aux vestiges antiques qui s'y trouvaient disséminés (voir surtout J.G. Frazer, *op. cit.*, pp. 176-177, avec références aux voyageurs plus anciens), fut l'objet des fouilles menées par l'Institut autrichien, d'abord sous la direction d'O. Walter, en 1915 et 1926 puis sous la conduite de V. Mitsopoulou-Leon et W. Alzinger depuis 1972 (voir *Aigeira-Hyperesia*, «Klio» 67, 1985, pp. 389-451 et 68, 1986, pp. 5-62 et 309-347).

parois rocheuses escarpées. L'existence de terrasses, au nord et au sud, a rendu possible le développement de l'habitat, mais il n'y a pas de terrasse sur le versant est de la colline et, à l'ouest, le terrain tombe dans un ravin⁹⁷.

La situation de l'antique Aigeira était donc avantageuse: protégée sur trois côtés par des précipices aux pentes abruptes et, sur le quatrième côté, accessible seulement par une arête étroite et facile à défendre, la ville dominait en même temps la route de la côte, parfaitement visible (aujourd'hui toujours d'ailleurs).

L'occupation du site aux époques archaïque et classique est attestée par la découverte de céramique protocorinthienne, corinthienne, à figures noires et à figures rouges⁹⁸, ainsi que par l'existence d'une longue construction baptisée «temple B», dont fut retrouvée la cella et dont le toit en terre cuite, construit vers 510/500, fut réparé à l'époque classique⁹⁹. On a mis au jour également, provenant du fronton de ce temple, quelques terres cuites architecturales et, dans une citerne située à proximité, de nombreux restes de vases et d'objets divers qui constituaient vraisemblablement des offrandes.

Dans la région d'Aigeira, à proximité du petit village de Séliana, sur un plateau s'avancant vers le nord, on découvrit des tronçons de murs composés de blocs de conglomerat et des tessons permettant de conclure à une occupation du site allant du VII^e siècle jusqu'à l'époque classique¹⁰⁰: sans doute s'agit-il de la «bourgade» de Phelloè¹⁰¹ qui appartenait vraisemblablement au territoire d'Aigeira.

Le site de Pellène, bien identifié¹⁰², n'a livré comme vestiges intéressant l'époque que nous étudions ici qu'une grande exèdre

⁹⁷ Il est difficile de dire cependant si le haut plateau occidental était déjà dans l'Antiquité rendu inaccessible à cause de ce ravin.

⁹⁸ Voir G. Schwarz, *Aigeira-Hyperesia*, 1986, p. 326 sq.

⁹⁹ Voir W. Alzinger, *ibid.*, pp. 430-448.

¹⁰⁰ Voir R. Trummer, *ibid.*, pp. 319-326.

¹⁰¹ Elle fut visitée par Pausanias (cf. VII, 26, 10-11). On trouve une mention de la ville dans une inscription de Delphes très mutilée, publiée par J. Bousquet («BCH» 70, 1946, p. 39).

¹⁰² Grâce à plusieurs inscriptions mentionnant le nom de la ville (voir A. Orlandos, «PAE» 1931, pp. 73-83 et 1932, pp. 1-2): le site est identifié avec la hauteur de Tsercova, à proximité du village de Zougria, qui a repris aujourd'hui le nom de Pellène.

en forme de théâtre, dont trois rangées de sièges sont conservées et des fragments architectoniques datés par Orlandos de la fin du V^e ou de la première moitié du IV^e siècle.

Au milieu d'un haut plateau, s'étire du nord au sud une selle rocheuse abrupte qui séparait la ville en deux sections inégales¹⁰³; la pente qui s'étend à l'est, surplombant la vallée du Sythas, est la plus large: c'est là sans doute qu'était située la plus grande partie de la ville¹⁰⁴. L'acropole occupait une crête dénudée, haute d'environ 800 m, connue de nos jours sous le nom de Palati.

Les petites unités de peuplement de l'époque précédente semblent donc s'être développées vers des structures qu'on peut qualifier d'urbaines, sans que, pour autant, cette urbanisation n'entraîne la naissance de «cités»: les formes d'habitat en Achaïe aux époques archaïque et classique semblent plutôt correspondre à la division en «cantons» présentée par Hérodote et peuvent être définies comme des ensembles régionaux où plusieurs villages sont implantés autour d'une ville qui prend de plus en plus d'importance.

2. Dynamique du peuplement d'après les témoignages littéraires

2.1 Colonisation archaïque

Vers la fin du VIII^e siècle, l'Achaïe participa à la colonisation grecque sur le golfe de Tarente: les textes¹⁰⁵ qui nous font part de ces mouvements de population mettent ainsi en valeur quelques villes achéennes. Si l'on ignore qui fut l'oikiste de Métaponte, bien que l'archéologie et les traditions littéraires attestent qu'il s'agit bien d'une fondation achéenne¹⁰⁶, on sait que Sybaris, fondée par les Achéens entre les deux fleuves Crathis et

¹⁰³ Ce qui s'accorde avec la description que fournit Pausanias (VII, 27, 1).

¹⁰⁴ Cf. E. Meyer, art. cit., (n. 49), col. 356.

¹⁰⁵ Ils sont cités en particulier par J. Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité. L'histoire et la légende*, 2^e éd. revue, Paris 1957, pp. 139-185. Cf. en outre R. Koerner, art. cit., (n. 58), pp. 462-466.

¹⁰⁶ Cf. L.H. Jeffery, *Archaic Greece*, p. 172.

Sybaris, eut pour oïkiste Is d'Hélikè¹⁰⁷ et que Crotone eut pour fondateur Myskellos, originaire de Rhypes, dont la ville voisine Aigion, fournit Typhon, l'oïkiste de Caulonia, elle-même fondée on le sait sous l'égide de Crotone. Si l'on excepte le cas d'Aigion, il est intéressant de noter que les traditions relatives à ces fondations achéennes en Grande-Grèce font sortir de l'ombre, à l'époque archaïque, quelques villes pour lesquelles les données de l'archéologie restent muettes.

2.2 Mouvements de population

On sait, d'après Strabon¹⁰⁸, que les villes d'Aigion, de Patras et de Dymè furent fondées grâce au synoecisme de plusieurs communes rurales: sept ou huit pour Aigion, sept pour Patras et huit pour Dymè. Ces processus d'unification¹⁰⁹, que l'on peut situer vers les VI^e-V^e siècles pour Patras, après 480 pour Aigion et Dymè¹¹⁰, renforcent l'idée que nous évoquions plus haut d'un processus d'urbanisation qui s'opère en Achaïe à l'époque classique, illustré par la liste d'Hérodote, et qui n'empêche pas, une fois le centre urbain constitué, que les localités ayant participé au synoecisme continuent d'exister comme implantations rurales¹¹¹.

Kérynéia connu, d'après Pausanias¹¹², un afflux de population mycénienne qui accrut la puissance de la ville et rehaussa sa célébrité: l'épisode renvoie vraisemblablement à l'époque où,

¹⁰⁷ Il semble que les colons soient venus en majorité des cantons d'Hélikè, de Boura et d'Aigai (cf. Bérard, *op. cit.*, p. 141).

¹⁰⁸ VIII, 3, 2 (= C 337).

¹⁰⁹ Le terme utilisé par Strabon est 'συνοικισμὸν'.

¹¹⁰ Voir M. Moggi, *I sinecismi interstatali greci*, I, Pise 1976, pp. 89-95 et 121-127. On peut d'ailleurs supposer, comme le fait cet auteur, que d'autres villes achéennes furent créées par synoecisme, mais on ne peut avancer à ce sujet que des conjectures (cf. R. Koerner, art. cit., pp. 469-470).

¹¹¹ «Insediamenti rurali»: Moggi (*op. cit.*, p. 93) souligne en outre le caractère fondamentalement agricole de l'Achaïe, région parsemée de multiples petites communautés rurales. Voir aussi G.D. Rocchi, *Gli insediamenti in villaggi nella Grecia del V e del IV sec. a.C.*, Mem. dell'Ist. Lomb., Acc. di Sc. e Lett., Cl. di Lett., XXXVI, 6, 1981.

¹¹² VII, 25, 5-6.

recouverts par une immense lame soulevée par le séisme. L'engloutissement de la ville entraîna une redistribution de son territoire, vraisemblablement entre les villes de Kérynéia et d'Aigion, laquelle devint le nouveau siège de la Confédération achéenne.

V. *Les époques hellénistique et romaine*

1. *Les années 280-146*

Les témoignages littéraires sur cette période sont essentiellement ceux de Polybe, Strabon et Pausanias; ils attestent l'existence de cités dans lesquelles des groupes humains cherchent, autour d'une ville, à défendre et étendre leurs terres à l'intérieur de frontières qui délimitent des territoires.

1.1 *Polybe et les cités de la Confédération achéenne*

Cette époque est celle qui concerne l'histoire de ce qu'on a appelé la «Seconde Confédération achéenne», connue surtout par les *Histoires* de Polybe et un long passage de Pausanias¹²⁰. Au sein de cette union à la fois religieuse et politique, les cités de l'Achaïe proprement dite étaient, d'après Polybe¹²¹, les suivantes: Patras, Dymè, Pharai, Tritaia, Léontion, Aigion, Aigeira, Pellène, Boura et Karynéia. Parmi les douze villes de l'époque classique, quatre n'ont donc pas subsisté comme cités à l'époque hellénistique: en plus d'Olénos, qui semble s'être dépeuplée¹²² et d'Hélikè, disparue lors de la catastrophe de 373, il faut signaler l'absence d'Aigai et de Rhypes qui se maintinrent sans doute comme villages sur les territoires d'Aigeira et d'Aigion; il est intéressant par ailleurs de noter la présence de Kérynéia et de Léontion, deux villes contrôlant des territoires montagneux, situés à l'intérieur du pays, de part et d'autre d'un axe de circulation qui, le long du Sélinous, conduit jusqu'en Arcadie, à

¹²⁰ VII, 7, 1, à 16, 10. Cf. notre article *Pausanias historien dans le livre VII de la Périégèse*, «JS» 1991, pp. 27-45.

¹²¹ II, 41.

¹²² Voir ci-dessus, n. 118.

voisines, mais aussi dans les contreforts du mont Movri. La quantité et la qualité du matériel archéologique trouvé sur place, au cours des prospections, révèlent l'importance de ces habitats.

Il faut d'ailleurs y ajouter la découverte de plusieurs sanctuaires ruraux dispersés dans la campagne dyméenne¹²⁹ et l'existence de deux forteresses destinées à assurer la défense de Dymè qui, par la position qu'elle occupe à l'ouest de l'Achaïe, se trouve plus exposée que les autres cités achéennes aux attaques ennemies¹³⁰. En plus du «Teichos» mycénien, dont l'utilisation se poursuit donc à l'époque hellénistique, les Dyméens disposèrent alors d'une forteresse construite à dix km de la ville, sur la butte de Karavostasi¹³¹ dans une région déjà peuplée dans l'Antiquité: le site, perché à près de 50 m de hauteur, dominait un secteur lagunaire et marécageux¹³² qui en protégeait les abords, augmentant les qualités défensives de la forteresse. Ces deux forteresses de frontières contribuaient à assurer la protection de Dymè et de son territoire qui offre des secteurs dépourvus de barrières naturelles: aux confins sud-ouest, le Larissos, qui marquait la frontière avec l'Elide¹³³, ne constituait pas un obstacle, car son lit était étroit et peu profond; au nord-ouest, entre Araxos et la chaîne de collines à l'est, les côtes, face aux côtes étoliennes, sont faciles d'accès et ouvertes aux invasions ennemies.

La ville de Dymè était traversée par deux axes principaux de circulation¹³⁴ qui reliaient la ville antique à ces forteresses et aux villages implantés sur son territoire, soit en bordure de l'Elide, soit dans les contreforts du mont Movri. Il faut d'ailleurs noter que la communication entre la plaine et les monts Araxos fut facilitée par les transformations du milieu naturel: toute une

¹²⁹ Cf. *ibid.*, p. 70.

¹³⁰ Cf. en particulier les fréquentes invasions du territoire dyméen organisées par les Etoliens ou les Eléens pendant la 'guerre des Alliés', telles qu'elles furent rapportées par Polybe.

¹³¹ Cf. *Paysages d'Achaïe I*, pp. 107-117.

¹³² Aujourd'hui en voie d'assèchement, mais où au XIX^e siècle encore, à en croire les voyageurs, on pouvait disposer d'un mouillage.

¹³³ C'est presque exclusivement pour cette fonction de frontière qu'il est cité par les auteurs anciens: cf. G.D. Rocchi, *Frontiera e confini nella Grecia antica*, Rome 1988, p. 51. Il faut signaler toutefois que, selon Pausanias (VI, 26, 10), la frontière était «en des temps plus anciens» (τὰ ἀρχαῖότερα) établie au cap Araxos.

¹³⁴ Pour les vestiges du réseau antique, cf. *Paysages d'Achaïe I*, p. 94 et 98.

exemple, la concentration de vestiges architecturaux dans une zone étendue située au carrefour des rues Cannellopoulou et Plastira incite à localiser dans ce secteur l'antique agora, tandis qu'on a mis au jour, en plusieurs endroits, des canalisations d'eau, des tombes¹³⁹ et, dans le secteur est de la ville actuelle, quelques vestiges des murs de la cité.

On peut aboutir à des observations analogues en ce qui concerne Aigeira: tandis que la prospection du territoire de la cité est à peine entamée¹⁴⁰, l'exploration de la ville elle-même révéla qu'après 280 on assista à Aigeira, sur le plan de la construction, à une intense activité qui se traduisit en particulier par l'édification d'un théâtre¹⁴¹ adossé à une paroi rocheuse du versant nord de l'acropole, dans un secteur où furent mis au jour également trois petits temples¹⁴².

On voit donc qu'à l'époque hellénistique, si les lacunes de notre documentation ne sont pas dues aux hasards des recherches et des trouvailles archéologiques, il semble qu'on puisse souligner une opposition assez marquée dans le monde des cités que regroupe la nouvelle Confédération achéenne, entre la vie intense que connaissent plusieurs centres urbains et l'isolement d'autres sites, implantés dans la campagne ou dans les montagnes. C'est ainsi que la cité de Pharai n'est connue à cette époque que par quelques inscriptions, des tessons ou une tombe à ciste¹⁴³ et celle de Kérynéia par des sarcophages, quelques tessons et un monument funéraire¹⁴⁴.

¹³⁹ Plusieurs nécropoles ont été identifiées dont deux se distinguent par leur étendue et leur richesse.

¹⁴⁰ Elle fut entreprise en 1990 sous la direction d'A. Bammer: elle permit de repérer une maison hellénistique sur le versant sud-ouest de l'acropole et, au bas des pentes, un mur d'enceinte au-delà duquel s'étendait une nécropole. Cf. *ÖJh* 61, 1991-92, Beiblatt, pp. 19-24.

¹⁴¹ Voir S. Gogos, *Das Theater von Aigeira in hellenistischer Zeit*, *«ÖJh»* 56, 1985, Beibl., col. 157-176; id., *Aigeira-Hyperesia*, 1986, pp. 6-31; *Das Theater von Aigeira. Ein Beitrag zum antiken Theaterbau*, Vienne, 1992. Ajouter les commentaires de J.C. Moretti dans sa bibliographie sur «l'architecture des théâtres en Grèce», *«Topoi»* 1, 1991, n°s 65-67.

¹⁴² Voir S. Gogos, art. cit., pp. 31-50.

¹⁴³ Cf. *«AD»* 20, 1965, chron., pp. 223-224; 31, 1976 (1984), chron., p. 97; 35, 1980 (1988), chron., p. 198.

¹⁴⁴ Cf. *«AD»* 26, 1971 (1974), chron., p. 186; 30, 1975 (1983), chron., p. 120; 33, 1978 (1985), chron., p. 100.

semble avoir en revanche perdu de son importance, tandis que Dymè est présentée comme colonie romaine¹⁵⁰.

Pausanias¹⁵¹, quant à lui, parcourant l'Achaïe au II^e siècle ap. J.-C., semble surtout mettre en avant la prospérité de Patras, contrastant avec l'état de la plupart des autres cités: en-dehors des villes inhabitées ou en ruines (Olénos, Rhypes, Hélikè, Aigai)¹⁵² et si l'on ne compte pas Kérynéia, simple «agglomération» (πόλισμα), ni Dymè, rattachée à Patras sous Auguste¹⁵³, il n'y a que Pharai, Tritéia¹⁵⁴, Aigion, Boura, Aigeira et Pellène qui puissent être considérées comme des cités à l'époque du Périégète. L'image que ce dernier nous offre de l'Achaïe au II^e siècle ap. J.-C. illustre bien les contraintes qu'imposa la politique impériale au peuplement.

2.2 Les données de l'archéologie

A Dymè, la basse époque hellénistique qui coïncide avec les débuts de l'occupation romaine, est une période de déclin pour la ville et son territoire.

Dans la campagne, les deux forteresses, à Karavostasi et à Araxos, semblent avoir été définitivement abandonnées après le II^e siècle et les archéologues constatent qu'un très grand nombre de sites occupés pendant le III^e siècle sont maintenant totale-

¹⁵⁰ M. Amandry (*Le monnayage de Dymè (Colonia Dumaeorum) en Achaïe. Corpus*, «RN» 23, 1981, pp. 54-55) suppose que la fondation de la colonie qui avait été projetée par César eut lieu en 44; il y aurait eu ensuite une fondation par Antoine, peut-être à l'époque où il séjourna en Grèce (hivers 39/38 et 38/37), puis par Auguste en 27. Cf. aussi A.D. Rizakis, *Cadastrés et espace rural dans le nord-ouest du Péloponnèse*, «DHA» 16, 1, 1990, pp. 259-267.

¹⁵¹ VII, 17, 5 - 27, 12.

¹⁵² La liste s'accorde avec les indications que fournissait Strabon.

¹⁵³ Mais ce témoignage, pourtant formel, de Pausanias, est controversé: il se heurte à l'existence d'une série monétaire frappée sous Tibère dont l'attribution à Dymè reste probable: voir R. Baladié, *op. cit.*, p. 323 et M. Amandry, *art. cit.*, pp. 60-65 (ce dernier ajoute que le silence de Strabon sur le rattachement de Dymè à Patras peut constituer une raison supplémentaire de rejeter le témoignage de Pausanias).

¹⁵⁴ Ces deux dernières payant cependant tribut à Patras.

d'y fonder une colonie¹⁵⁹ destinée à faire contrepoin à l'importance de Corinthe et à accueillir le siège de la Ligue Achéenne: l'Empereur y concentra la population de plusieurs villes d'Achaïe, à la faveur d'un synoecisme qui s'étendit même à la côte étolienne. Il faut dire qu'à cette époque, la navigation directe vers Rome par la mer ionienne et la route de Messine, pour laquelle la situation de Patras était favorable, prit alors de l'importance et que la ville se dota, très vraisemblablement à l'instigation d'Auguste, d'installations portuaires¹⁶⁰ que Pausanias est le premier à mentionner.

Très rapidement, la cité dut contrôler un énorme territoire, dont l'exploration archéologique ne fait que commencer¹⁶¹, englobant non seulement l'Achaïe occidentale, mais aussi toute l'Etolie¹⁶².

La ville romaine, malgré les difficultés que nous évoquions plus haut, est assez bien connue¹⁶³; les fouilles ont permis de faire apparaître le tracé de plusieurs rues et ont mis au jour des nécropoles, des bâtiments publics – dont l'Odéon et les vestiges d'un édifice qu'il faut identifier peut-être avec un amphithéâtre

¹⁵⁹ En 14 av. J.-C. Cf. *Res gestae*, 16 et 28; *CIL*, III, 504; 507 à 509; 6097. Voir G.W. Bowersock, *Augustus and the Greek World*, Oxford 1965, pp. 92-95; R. Baladié, *op. cit.*, pp. 324-325; P. Agallopoulou, *Two Unpublished Coins from Patras and the Name of the Roman Colony*, «Hesperia» 58, 1989, pp. 445-447.

¹⁶⁰ Voir R. Baladié, *op. cit.*, pp. 238-239. La seule découverte archéologique qui puisse être rapportée avec certitude aux installations portuaires de la ville est celle d'une construction dont des vestiges, datés au plus tard de la deuxième moitié du II^e siècle ap. J.-C., ont été trouvés dans le secteur de la rue Bouboulinas; cf. «BCH» 111, 1987, chron., p. 536; I.A. Papapostolou, θέματα τοπογραφίας και πολεοδομίας των Πατρών κατά τη Ρωμαϊκή περίοδο, *Achaia und Elis*, p. 315, fig. 10.

¹⁶¹ Cf. les vestiges d'établissements ruraux retrouvés aux abords de Patras («AD» 37, 1982 (1989), chron., pp. 144-146 et 149) et voir M. Petropoulos, A.D. Rizakis et R. Dalongeville, "Settlement patterns and landscape in the coastal area of Patras. Preliminary report", *JRA*, 7, 1994, pp. 183-207.

¹⁶² Sur l'étendue du territoire de Patras, voir E. Meyer, *RE*, XVIII, 1949, col. 2211, s.v. 'Patrai'; U. Kahrstedt, *Die Territorien von Patrai und Nikopolis in der Kaiserzeit*, «Historia» 1, 1950, pp. 549-561.

¹⁶³ Voir la synthèse prudente donnée par I.A. Papapostolou, art. cit., pp. 305-316, ainsi que les comptes rendus de fouilles donnés régulièrement dans les 'chroniques' de l'«AD» depuis le tome 26, 1971 (1974) jusqu'au tome 42, 1987 (1992).

néens» (mer, montagne, plaine), pour reprendre une expression de L. Faugères¹⁶⁶, mais elle laisse apparaître en même temps l'existence de trois secteurs géographiques fortement différenciés et n'offrant pas les mêmes avantages ni les mêmes contraintes à l'exploitation humaine:

- une plaine occidentale, comprise entre les côtes (mer ionienne et golfe de Patras), une région de collines (les contreforts du Skollis) et le bassin du Peiros;

- un pays de montagnes et de collines, réparti autour de quatre grands massifs: l'Erymanthe et son prolongement septentrional, le Panachaïcon, les monts Aroania et Cyllène, culminant à près de 2000 m ou davantage et contribuant à créer une imposante zone de séparation est/ouest;

- une longue bande côtière, étirée sur environ 170 km, où les nombreux fleuves et cours d'eau délimitent de multiples plaines littorales, plus ou moins étendues mais fertiles et ouvertes vers l'extérieur, qui apparaissent comme des zones de peuplement privilégiées¹⁶⁷.

On a souligné le rôle des déterminismes géologiques dans le choix des sites préhistoriques en Grèce¹⁶⁸: il est de fait qu'en Achaïe, à l'époque mycénienne, un privilège semble avoir été accordé aux terrains offrant une possibilité de bons rendements agricoles, aux sites naturellement fortifiés ou situés dans les contreforts montagneux. D'autres éléments toutefois jouèrent aussi un rôle non négligeable, en particulier la proximité des cours d'eau et la facilité d'accès aux sources¹⁶⁹ ainsi que la possibilité de contrôler d'un point élevé une plaine ou un passage.

Ce lien qui apparaît entre les conditions géographiques et le choix des sites d'implantations humaines s'avère tout aussi

¹⁶⁶ Dans *Les civilisations égéennes*, p. 81.

¹⁶⁷ «Terres promises» pour ceux qui délaissaient les «montagnes-refuges», selon l'expression de J.J. Dufaure, *Quelques réalités physiques balkaniques et égéennes*, «Historiens et Géographes» 337, sept. 1992, p. 81.

¹⁶⁸ J. Bintliff, *Natural environment and human settlement in Prehistoric Greece*, Oxford 1977.

¹⁶⁹ Prenons un exemple parmi beaucoup d'autres: la nécropole d'Agrapi-dia, dans la région de Patras, est située en-deça du cours du Meilichos, dans les contreforts du Panachaïcon, à proximité d'une source. Cf. les remarques de R. Dalongeville, *Paysages d'Achaïe I*, pp. 48-49.

Par la suite, l'importance que revêtaient certains centres urbains déclencha des mouvements de population et aboutit, au moins dans quelques cas, par synoecisme, à la création de cités qui se dotèrent alors de territoires regroupant vraisemblablement les villages et bourgades déjà implantés dans ce qui constituait les anciens «cantons».

3. *Dynamique du peuplement*

En tenant compte à la fois des témoignages littéraires et des données de l'archéologie, il est possible de souligner la densité ou la continuité d'occupation que connurent certains secteurs de l'Achaïe antique: Pharai, Patras, Aigion et Aigeira. Il s'agit de villes implantées dans des sites privilégiés et qui semblent avoir constitué des pôles d'attraction dans chacune des grandes régions composant le milieu naturel achéen. A l'ouest, Pharai disposait d'un territoire fertile situé sur un axe de communication important, moins exposé aux incursions ennemies que la région de Dymè et moins reculé cependant que Tritéia. Patras, contrôlant une plaine fertile et jouissant d'un emplacement privilégié sur des axes essentiels de communication terrestre et maritime, apparaît comme un site prédisposé à connaître une occupation continue¹⁷³: choisie de ce fait par Auguste comme lieu d'implantation d'une importante colonie romaine, la ville fut dotée progressivement d'un territoire qui lui assura une domination sur toute la partie occidentale de l'Achaïe et la zone de passage entre l'Achaïe et la côte étolienne.

A l'est du Panachaïcon, ce sont Aigion et Aigeira qui connurent l'occupation la plus dense et la plus durable, contrôlant toutes deux des territoires englobant des zones montagneuses, en direction de l'Arcadie et débouchant sur les espaces ouverts à la communication que constituent les plaines littorales et le golfe de Corinthe. Dans les villes isolées à l'intérieur du pays de montagne (Léontion, Boura, Kérynéia) ou à l'extrémité orientale de l'Achaïe (Pellène), l'habitat ne semble s'être développé que d'une manière irrégulière.

¹⁷³ Cf. D. Musti, *Storia greca*, 2^e éd., Laterza 1990, p. 80.

Annexe A
Liste des principaux toponymes

(numérotation reprise sur la carte figurant en annexe B)

- | | |
|-----------------------------|-------------------------|
| 1 Mavravouna | 25 Ano-Kastritsi |
| 2 Kalogria (lagune) | 26 Rhion |
| 3 Araxos | 27 Psathopyrgos |
| 4 Lapas | 28 Kamarès |
| 5 Riolos | 29 Lampiri |
| 6 Métochion | 30 Rododafni |
| 7 Karavostasi | 31 Koumari (Rhypes?) |
| 8 Lakkopetra | 32 Kallithéa (Aigion) |
| 9 Alissos | 33 Kouloura |
| 10 Pétrochorion | 34 Hélikè |
| 11 Arla | 35 Achladies |
| 12 Soudhénéika | 36 Valimitika |
| 13 Tsoukaléika | 37 Rizomylo |
| 14 Chalandritsa | 38 Nicolaïka |
| 15 Katarraktis | 39 Rodia |
| 16 Léontion (Hagh. Vlasios) | 40 Mamousia (Kérynéia?) |
| 17 Haghia Marina (Tritéia) | 41 Diakofto |
| 18 Starochôrion | 42 Kastro (Boura?) |
| 19 Kallithéa (Patras) | 43 Pyrgos |
| 20 Klauss | 44 Aigeira |
| 21 Krini | 45 Mavralitharia |
| 22 Théa | 46 Dervéni |
| 23 Monodendri | 47 Séliana (Phelloè) |
| 24 Voudéni | 48 Zougra (Pellène) |